

Les fonctions de l'imaginaire de la vie.
À quoi s'oppose le vitalisme ?

*The functions of the imaginary of life.
Vitalism versus what?*

Résumé

L'article défend l'intérêt du concept d'*imaginaire* pour l'étude des pratiques discursives du savoir, et en particulier pour l'étude du vitalisme dans le discours de la linguistique. Il propose une typologie des fonctions de l'imaginaire de la vie dans l'histoire des sciences, pour ensuite se centrer sur le champ spécifique de la linguistique, envisagé à travers le cas d'August Schleicher et de ses liens avec les sciences du vivant. La perspective opposée est ensuite adoptée, pour montrer que les relations dynamiques entre imaginaires s'observent tout aussi bien depuis les humanités vers les sciences du vivant. Enfin, la conclusion illustre les dimensions éthico-politiques susceptibles d'être couvertes de manière positive et assumée par le concept de vitalisme.

Mots-clés

Imaginaire, Pratiques discursives, August Schleicher, Métaphore, Épistémologie

Abstract

This paper advocates for the relevance of the concept of imaginary in analyzing discursive practices related to knowledge, particularly emphasizing its applicability in studying vitalism within linguistic discourse. We begin by presenting a typology of the functions of the imaginary of life in the history of sciences, then narrow our focus to the domain of linguistics, with a specific emphasis on the case of August Schleicher and his connections to life sciences. Subsequently, we adopt the opposite perspective to demonstrate that dynamic relationships between imaginaries are equally observable from the humanities towards life sciences. Finally, the conclusions highlight the ethico-political dimensions that can be positively and consciously embraced by the concept of vitalism.

Keywords

Imaginary, Discursive practices, August Schleicher, Metaphor, Epistemology

1. Introduction : le vitalisme comme imaginaire

Le présent article prend appui sur les résultats d'un ouvrage portant sur le discours de la linguistique, ses gestes et ses imaginaires (Ltr13, 2024). La question du vitalisme offre un excellent terrain pour éprouver et affiner le type de regard que nous cherchons à instaurer, notamment par le biais de la notion d'*imaginaire*.

Envisager le vitalisme comme un imaginaire oblige à au moins trois déplacements majeurs par rapport aux conceptions spontanément associées à ce courant de pensée.

Premièrement, le vitalisme est souvent considéré comme un cadre conceptuel et terminologique transféré depuis les sciences du vivant vers les sciences du langage. Autrement dit, il y aurait un domaine-source, la biologie, dans lequel les termes et les concepts auraient un usage propre, et un domaine-cible, la linguistique, dans lequel ces mêmes termes et concepts feraient l'objet d'un usage métaphorique, par lequel les langues seraient assimilées discursivement à des êtres vivants¹.

Deuxièmement, et corollairement, ce transfert métaphorique ne serait pas neutre sur le plan idéologique, et appellerait une posture critique, visant au dévoilement des présupposés, des impensés et des intérêts socio-politiques qui sous-tendent les vitalismes linguistiques. Ces vitalismes, appliqués aux langues, déformeraient la connaissance qu'on peut en avoir, en éclipseraient certains aspects, notamment ceux qui relèvent de l'inscription socio-historique des objets et des sujets de savoir. C'est au nom d'une conscience de ces dimensions socio-historique dans l'étude des langues que le vitalisme devrait faire l'objet d'une critique, dès lors que les filtres qu'il convoque menacent l'objectivité et l'intégrité de la pratique de savoir.

La démarche que nous proposons invite au contraire à considérer le vitalisme comme un imaginaire, c'est-à-dire comme l'un des constituants *par défaut* de toute pratique de savoir. Plutôt que de le traquer comme le transfert impur d'un domaine-source vers un domaine-cible, il s'agit de l'envisager comme l'une des ressources qui informe potentiellement le discours de toute discipline, et qui se laisse plutôt saisir par les jeux de contraste qui l'articulent à d'autres imaginaires. Dans cette hypothèse, il n'y a pas de lieu du savoir qui pourrait se dire parfaitement immunisé des empreintes laissées, dans le discours, par des fragments d'imaginaire. Ces empreintes sont notamment terminologiques, et l'on peut dire à cet égard que le terme même de *vitalisme* est l'un de ces produits.

Cela nous contraint ainsi à un troisième déplacement : si le vitalisme est l'un des produits terminologiques d'un imaginaire dans les pratiques épistémiques, cet imaginaire doit être lui-même désigné autrement. La racine imaginaire du vitalisme est constituée par l'idée, même sémantiquement confuse, de *vie* ; dans la suite de cet article, nous parlerons donc d'un « imaginaire de la vie ».

Dans notre travail sur le discours de la linguistique évoqué d'entrée, nous avons utilisé la notion d'imaginaire pour caractériser, selon différents paradigmes propres à cette discipline, les manières dont le discours épistémique s'alimente à des topiques à la

¹ C'est ce que Canguilhem (1988, p. 42) range sous l'appellation d'*idéologie scientifique*, pour évoquer les cas d'importation d'un cadre conceptuel d'une discipline source vers une autre, avec des résultats infructueux.

fois collectives, passionnelles et plurivoques. Aussi singulier et rationnel qu'il puisse paraître, le discours d'un linguiste se déploie à partir d'une grammaire énonciative qui fait signe à la fois vers une communauté et vers ce qui est susceptible de l'affecter, c'est-à-dire de la mettre en mouvement, de justifier un engagement et des aspirations, de dessiner un projet porteur de sens, pour soi et pour d'autres.

Plutôt donc que d'envisager la linguistique comme une pratique ayant rudement conquis son périmètre de scientificité et devant désormais le défendre contre les menaces d'une régression dans l'idéologique ou l'instrumentalisation, nous soutenons que cette discipline, parce qu'elle se manifeste essentiellement sous la forme de *discours*, est toujours déjà prise dans le tissu impur qui qualifie toute énonciation. Notre point de vue consiste en effet à envisager le discours de la linguistique non pas seulement comme un ensemble d'*énoncés* de savoir, plus ou moins conformes à un étalon de pertinence de contenus, ou plus ou moins novateurs par rapport à un état des connaissances, mais aussi comme un ensemble d'*énonciations*, c'est-à-dire de manières de dire et de faire qui engagent le sujet de connaissance en tant que sujet du monde, traversé par des imaginaires polymorphes. L'imaginaire apparaît ainsi comme un concept médiateur, intervenant en amont des énoncés, pour mettre le sujet en tension entre sa pratique scientifique et ce qui lui est supposément extérieur mais qui pourtant l'anime et lui donne littéralement sens. Concept médiateur, aussi, dans la mesure où l'imaginaire permet de ne pas choisir entre les deux options trop franches auxquelles se trouvent souvent confrontées l'histoire et l'épistémologie des sciences : soit, d'une part, considérer les énoncés du savoir comme de purs discours-objets, et envisager ainsi leur habillage verbal (éventuellement métaphorique) comme une simple construction rhétorique plus ou moins efficace ; soit, d'autre part, considérer les schèmes de raisonnement abstraits et les modélisations théoriques qui soutiennent la production de connaissances en lui donnant une valeur tantôt descriptive, tantôt explicative. Entre ces deux options, l'imaginaire consiste à reconnaître, d'une part, que les formes verbales qui composent les énoncés épistémiques ont bien quelque chose à voir avec des répertoires collectifs de croyances, d'affects et de représentations ; d'autre part, que ces croyances, affects et représentations débordent largement les seuls objectifs de description et d'explication attribués à la rationalité scientifique. Plutôt que de polluer le fonctionnement de cette rationalité, ou de la dévoyer de son cap, les fonctions de l'imaginaire consistent à donner du sens à la pratique scientifique, en la rattachant à des noyaux d'intensité passionnelle collective, potentiellement pervasive.

Envisagée de ce point de vue, la linguistique se caractérise, au fil de son histoire, par une incessante inquiétude épistémique, qui se traduit par une remarquable agitation énonciative : la scène d'énonciation des linguistes est sans cesse altérée par des *bougés* relatifs aux imaginaires du savoir, et aux marques qui les traduisent en discours. L'imaginaire de la vie occupe assurément une place centrale dans ces mouvements d'altération permanente de la scène d'énonciation de la linguistique. Nous chercherons à inventorier les fonctions de l'imaginaire de la vie, à partir d'une définition de l'imaginaire comme ensemble de représentations qui rattachent un sujet de connaissance à une communauté d'expériences et d'orientations passionnelles, et que ce sujet de connaissance traduit dans sa pratique de savoir par le biais de son énonciation.

Les grandes étapes qui organiseront notre parcours seront les suivantes. Nous proposerons d'abord une modélisation globale des fonctions de l'imaginaire de la vie, à partir de la séquence d'émergence et de développement du vitalisme dans la pensée

médicale en France au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles. Nous en viendrons ensuite au cas particulier de la linguistique, envisagé par le biais de la figure d'August Schleicher, qui, au-delà de son caractère paradigmatique ou matriciel souvent évoqué, nous semble surtout bien représentative des tensions et des malentendus auxquels expose l'imaginaire de la vie. En guise de contre-point, nous adopteront alors une perspective opposée, consistant à montrer la part d'imaginaire présente dans les sciences de la nature, à partir d'une matrice de représentations qui trouve cette fois son origine dans des objets à priori propres aux sciences de l'homme. Enfin, nous conclurons par un éclairage sur un exemple contemporain d'usage revendiqué du vitalisme en sciences humaines, qui insiste sur la valorisation dont peuvent faire l'objet les imaginaires en tant que ressources des pratiques du savoir.

2. Le vitalisme dans la pensée médicale

Avant d'aborder le cas de la linguistique, il nous semble utile de poser un cadre interprétatif plus général dans le but de modéliser la pluralité des fonctions de l'idée de vie en tant qu'imaginaire d'une pratique épistémique. Pour ce faire, nous utiliserons comme matériau et support de réflexion le moment d'émergence et de diffusion du vitalisme en France, entre la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e siècle, dans le champ de la pensée médicale, et notamment à travers l'opposition entre l'école de Montpellier (dite « vitaliste ») et l'école de Paris (dite « anti-vitaliste »)². Ce moment doit être considéré non pas comme la genèse historique du vitalisme en linguistique mais comme un prétexte efficace pour exposer la grille de lecture que nous convoquerons ensuite sur le cas de la linguistique.

L'imaginaire de la vie remplit évidemment des fonctions *épistémologiques* et *méthodologiques* dans cette séquence. Ce sont ces fonctions qui apparaissent prioritairement à l'historien des sciences d'aujourd'hui, soucieux de saisir les lignes de partage entre des manières de concevoir et de pratiquer le savoir au sein d'une discipline donnée, en l'occurrence la médecine.

Sur le plan épistémologique, le vitalisme correspond à un modèle holiste du corps humain, qui s'oppose au localisme ou réductionnisme, et selon lequel « le corps n'est pas une totalité indivisible, mais la somme ordonnée d'organes et de fonctions » (Raynaud, 1998, p. 16). Les tenants montpelliérains de l'épistémologie vitaliste réfutent ainsi la possibilité d'appliquer systématiquement et uniquement à la médecine des corps vivants les principes de la mécanique des corps tout court : la notion de « principe vital » remplit chez eux la fonction d'un « nom d'attente » (Greco, 2021, p. 53), d'une commodité terminologique, servant simplement à marquer les limites épistémologiques du mécanicisme, c'est-à-dire ce qu'on accepte de ne pas pouvoir encore expliquer :

Je personnifie le Principe Vital de l'homme, pour pouvoir parler d'une manière plus commode. [...] simple faculté vitale du corps humain qui nous est inconnue dans son essence, mais qui est douée de forces motrices et sensibles. [Barthez, 1778, p. 107 ; cité dans Rey, 2000, p. 134]

² Nous puisons l'essentiel des informations utilisées dans cette section aux travaux de Dominique Raynaud (1998) et de Roselyne Rey (2000).

L'enjeu est bien ici de suspendre la pertinence épistémologique d'une manière de connaître, par rapport à un ensemble de phénomènes qui y résistent, en tout cas provisoirement.

Ces options épistémologiques sont alors susceptibles de se traduire sur le plan méthodologique, où le vitalisme sert encore très commodément à marquer des lignes de partage, sans recouper forcément les précédentes ni être toutes concourantes. Tantôt, on rattachera le vitalisme à une méthode *spéculative*, par opposition à la méthode *expérimentale* fondée sur l'empirie (Raynaud, 1998, p. 14) ; tantôt on insistera plutôt, au sein du pôle empiriste, sur l'opposition entre le privilège accordé au *calcul* dans l'expérimentation, par rapport à la simple *observation* attentive des organismes vivants. Dans un de ses célèbres articles pour l'*Encyclopédie*, Jean-Jacques Ménuret de Chambaud, l'un des représentants du vitalisme montpelliérain, critique ainsi le mécanisme computationnel de ses adversaires :

Le corps humain devint entre leurs mains une machine extrêmement composée [...] on calcula avec la dernière sévérité tous les degrés de force requis pour les différentes actions [...] mais tous ces calculs qui ne pouvaient varier que prodigieusement n'éclaircissent point l'économie animale. On ne fit même pas attention à la structure organique du corps humain qui est la source de ses principales propriétés. [Ménuret, article « Economie animale », *Encyclopédie*, xi.364 ; cité dans Rey, 2000, p. 105]

Les niveaux épistémologiques et méthodologiques n'épuisent pas toutes les fonctions que l'imaginaire de la vie est susceptible de remplir quand il rencontre une pratique de savoir. À partir de ce noyau central, déjà lui-même pluriel comme on vient de voir, on peut en effet distinguer des niveaux fonctionnels d'intégration supérieure et inférieure.

Au-delà des principes épistémologiques qui fondent le projet de connaissance d'une discipline, il y a l'identification même de *telle* discipline comme distincte de disciplines voisines : c'est le niveau que nous nommerons *gnoséologique*. Au-delà encore de ce niveau gnoséologique, l'imaginaire peut servir à convoquer une *métaphysique* ou une *ontologie*, c'est-à-dire une conception globale de ce qu'est le monde et de ce que sont les êtres qui le peuplent. L'imaginaire de la vie a rempli des fonctions à chacun de ces niveaux.

Au niveau métaphysique-ontologique, l'émergence du courant vitaliste s'inscrit dans un débat philosophique plus large sur le dualisme du corps et de l'âme, ainsi que sur le type d'être-au-monde que devraient laisser supposer le cartésianisme et les lois de la physique newtonienne. On rattache au chimiste Georg Ernst Stahl l'étiquette de « vitalisme *animiste* » pour rendre compte de sa croyance en une « âme » comme source du principe de vie extérieure aux corps des êtres vivants, et force transcendante de résistance à l'égard de l'entropie et de la dissolution qui menacent nécessairement toute entité soumise aux pures lois de la physique (Greco, 2021, p. 52). Dans la métaphysique de Stahl, le « vivant » s'oppose au « mixte » : ce dernier désigne des agrégats matériels hétérogènes « dont la résistance à la dissolution est faible » (Rey, 2000, p. 52), tandis que la « vie » renvoie à un principe immatériel supérieur qui garantit « la conservation

même d'un corps éminemment corruptible, la faculté ou force à l'aide de laquelle ce corps est mis à l'abri de tout acte corrompueur³ ».

Comme on le voit, cette métaphysique du vivant postule l'existence d'un principe immatériel qui, échappant par nature à la connaissance scientifique humaine, relève de la croyance spirituelle. Or, c'est *aussi* contre ce spiritualisme que se développe le vitalisme de l'École de Montpellier, dont l'un des enjeux premiers peut de ce fait être situé au niveau gnoséologique : faire exister une discipline propre, nommée physiologie, dédiée à l'étude scientifique des corps vivants, et distincte autant de la théologie et de la métaphysique philosophique que de la physique ou de la chimie.

Cette fonction gnoséologique de l'imaginaire se trouve connectée à des fonctions qu'il faut situer à des paliers d'incidence inférieurs aux niveaux épistémologiques et méthodologiques, considérés comme centraux. Ces niveaux inférieurs débordent donc la pratique de savoir non plus par le haut du paysage disciplinaire ou de sa métaphysique supposée mais par le sol des *rhétoriques polémiques* et des *axiologies politiques*. En effet, dès lors que s'énonce une prétention à agir sur les partages disciplinaires (fonction gnoséologique), cette énonciation implique des stratégies discursives de disqualification, de labellisation, ou plus largement de persuasion, dans lesquelles l'imaginaire joue son rôle. C'est cette fonction rhétorique ou polémique de l'imaginaire que l'on pointe lorsqu'on s'attache aux usages métaphoriques du discours scientifique, pour y voir l'habillage verbal qui participe de la force d'imposition d'un cadre d'intelligibilité particulier. Ainsi, les vitalistes montpelliérains ont été associés à la métaphore de l'essaim d'abeilles, destinée à rendre compte, dans le fonctionnement des corps vivants, de « la liaison des actions particulières en vue d'un même but, qui est la conservation de la vie » (Rey, 2000, p. 159), et de l'harmonie d'ensemble qui s'en dégage. Par contraste, la position des adversaires mécanicistes est renvoyée à une autre sphère métaphorique, celle de la machine complexe et laborieuse, faite d'un ensemble de pièces hétérogènes ; dans la suite d'un passage déjà cité, on lit en ce sens :

Le corps humain devint entre leurs mains une machine extrêmement composée, ou plutôt un ma[ga]sin de cordes, leviers, poulies et autres instruments de mécanique [...]. [Ménuret, article « Économie animale », *Encyclopédie*, xi.364 ; cité dans Rey, 2000, p. 105]

Le jeu d'opposition métaphorique sert ici à convoquer des connotations plus ou moins euphoriques (pour l'harmonie de l'essaim d'abeilles) ou dysphoriques (pour le magasin de cordes), qualifiant ou disqualifiant des positions épistémiques.

C'est encore à cette fonction rhétorique qu'on s'attache lorsqu'on s'intéresse aux controverses scientifiques ; selon cette perspective, le vitalisme offre assurément quantité de matériaux, depuis la désignation même de camps polarisés (« École de Montpellier », « École de Paris »), les effets de « crispation doctrinale » que cette polarisation a pu produire (Raynaud, 1998, p. 24) et le relatif discrédit symbolique qui a pesé sur ce paradigme vitaliste, jusqu'à son retour au centre des débats en sciences humaines à partir du dernier tiers du XX^e siècle. On peut même dire que la fonction polémique en vient à éclipser ou à recouvrir toutes les autres : dès lors qu'on identifie une controverse, c'est à travers son prisme qu'on tend à relire l'histoire d'une science,

³ G.E. Stahl, *Physiologie, Œuvres*, iii.43 ; cité dans Rey, 2000, p. 53.

en donnant aux termes qui la composent la densité et la fixité rhétoriques produites dans ses séquences polémiques. Dans ces séquences, l'imaginaire de la vie alimente en effet abondamment le discours scientifique : il construit en les nommant des éthos antagonistes et donne aux objets du savoir une lisibilité et surtout, plus largement, une désirabilité culturelle.

Cette inscription de la pratique de savoir dans un horizon culturel donné est encore plus sensible au dernier niveau que nous proposons de distinguer ici parmi les fonctions de l'imaginaire, à savoir le niveau axiologique et politique. Par « axiologie », nous référons aux valeurs, normes et hiérarchies symboliques qui sont produites par le biais d'un imaginaire dans une pratique de savoir. Cette axiologie est souvent solidaire d'une politique au sens large, c'est-à-dire d'une définition de ce qui fait, ou devrait faire, société dans un contexte historique donné. Ici encore, le vitalisme offre un exemple remarquable d'intrication forte, par le biais d'un imaginaire, entre des pratiques épistémiques et des positionnements politiques. Il ne faut pas entendre ici que les tenants du vitalisme se laisseraient ramener à une même orientation idéologique univoque et homogène (révolutionnaire *vs* royaliste, par exemple, dans la séquence historique considérée⁴, ou progressiste *vs* réactionnaire si l'on veut chercher des catégories plus générales). Il s'agit plutôt de considérer que la pratique de savoir est en partie animée par des projets qui débordent le cadre strict de la production de connaissances nouvelles. En l'occurrence, on retiendra avec Roselyne Rey que les représentants de l'École de Montpellier, et singulièrement Ménuret de Chambaud, ont articulé leurs recherches médicales à des enjeux d'hygiène publique et d'épidémiologie, qui les situaient dans l'horizon d'une médecine sociale. La vie est ce qui doit être protégé contre les maladies, par des mesures destinées à favoriser autant que possible l'efficacité de ce qu'on nommerait aujourd'hui une politique de santé publique. De la manière de traiter les corps des morts (les vitalistes préfèrent à cet égard l'incinération), à « l'intérêt porté aux conditions de vie des malades, la prise en compte de facteurs tels que l'alimentation, l'eau, la salubrité des logements », « l'urbanisme » ou « la réforme des hôpitaux » (Rey, 2000, p. 79), ces préoccupations sont une composante centrale du vitalisme.

La fonction axiologique et politique de l'imaginaire est particulièrement saillante lorsqu'il s'agit de comparer des systèmes sanitaires, pour en déclarer certains meilleurs que d'autres. Ainsi, à l'occasion d'un exil dans la ville allemande de Hambourg, le Montpelliérain Ménuret de Chambaud en tire les conclusions suivantes :

Un gouvernement doux, pacifique, une administration sage, des lois simples et uniformes, [...] en procurant l'harmonie, la prospérité générale répandent dans les habitants qui y sont soumis ce calme et ce bonheur si favorable à la santé de l'âme et du corps. [Ménuret, *Essai sur Hambourg* (lettre V) ; cité dans Rey, 2000, p. 85]

On retrouve ici la même notion d'harmonie qui, de sa couche purement rhétorique (la métaphore de l'essaim d'abeilles), a migré vers une fonction politique assez explicite : le propre d'un imaginaire est bien d'offrir un répertoire de termes et de

⁴ Le travail de Dominique Raynaud (1998, p. 27-28) montre bien qu'on a affaire, dans chacun des camps de la controverse, à une grande « dispersion des opinions politiques ».

représentations dont la nature pervasive permet de traverser les différents niveaux qui organisent la portée d'une pratique de savoir.

La lecture politique de l'imaginaire de la vie s'enrichit encore de deux aspects intéressants dans la séquence qui nous sert de prétexte. Comme on l'a dit, l'enjeu est notamment de lutter contre la propagation des maladies infectieuses, en tentant de comprendre ce que sont les « miasmes » qui semblent en être les causes. La position des vitalistes consiste à considérer les miasmes comme des germes vivants, qui se transmettent par l'air. Cette position les amène à privilégier l'inoculation vaccinale comme outil de lutte, plutôt que l'isolement sanitaire des personnes. Deux aspects de cette séquence méritent d'être soulignés. Premièrement, la compréhension de la nature vivante des miasmes est à ce stade encore une intuition, qui ne reçoit pas les gages des protocoles expérimentaux jugés alors les plus scientifiques, à savoir ceux de la physique mécaniste (Rey, 2000, p. 319). Autrement dit, ce qu'on serait tenté de considérer comme une déformation idéologique liée à une obsession du « vivant » constitue en réalité les conditions mêmes de progrès assez décisifs en matière de santé publique. Deuxièmement, ce « progressisme » de l'imaginaire politique de la vie est solidaire d'un libéralisme commercial qui ne peut manquer d'interpeller nos propres catégories de lecture politique. Si Ménuret préconise l'inoculation pour lutter contre les épidémies, plutôt que l'isolement, c'est au nom de la liberté de commerce : « [l]e commerce déjà trop gêné, aurait à se plaindre de nouvelles entraves que donneraient les quarantaines, les purifications, etc. »⁵. Autrement dit, ce qu'on serait tenté de considérer comme un progressisme social apparaît en réalité, dans l'imaginaire de la vie tel qu'il est politiquement pris en charge à l'époque des Lumières, comme subordonné à la doctrine d'un libéralisme économique. Manière de nous inciter à la plus grande prudence lorsqu'il s'agit d'activer des lectures politiques d'un imaginaire ; manière aussi de nous rappeler que les lectures que nous faisons sont elles-mêmes orientées par les imaginaires qui nous habitent, et par leur productivité terminologique et conceptuelle spécifique dans nos propres pratiques de savoir, à chacun des niveaux que nous avons identifiés.

Nous posons qu'à chacun de ces niveaux — par ordre décroissant de généralité discursive : métaphysique-ontologique, gnoséologique, épistémologique, méthodologique, polémique et politique-axiologique — correspondent des fonctions de l'imaginaire de la vie dans une pratique de savoir, quelle qu'elle soit. Nous allons donc à présent mettre ce modèle à l'épreuve du cas particulier de la linguistique.

3. Les fonctions de l'imaginaire de la vie dans l'œuvre de Schleicher

Nous avons choisi d'analyser les fonctions de l'imaginaire de la vie dans le champ de la linguistique à travers la figure d'August Schleicher parce que, d'une part, son œuvre cristallise les préoccupations antérieures des sciences du langage des XVIII^e et XIX^e siècles en la matière et structure le champ de son époque, Koerner (1989) allant jusqu'à le présenter comme une véritable « matrice disciplinaire » ; et, d'autre part, il est reçu dans l'histoire de la linguistique comme étant celui qui a ouvert la voie au courant de la linguistique française connu sous le nom de « linguistique naturaliste » (Desmet, 1996) ou « linguistique dynamique » (Klippi, 2010), courant qui est largement imprégné d'un imaginaire de la vie.

⁵ Ménuret, *Avis aux mères sur la petite vérole et la rougeole*, p. 306 ; cité dans Rey, 2000, p. 292.

Schleicher fut certainement le linguiste à la fois le plus vénéré et le plus contesté de son temps, jugement antinomique qui tient au fait « qu'il a d'une part poussé à l'extrême l'idée romantique de la langue comme organe [...], tout en restant un véritable philologue dans le domaine balto-slave » (François, 2017, p. 149-150). Il est celui qui a obstinément soutenu qu'il convenait d'étudier les langues comme des organismes naturels, en littéralisant la métaphore romantique de l'organisme héritée de Goethe et propagée à travers des linguistes tels que Friedrich Schlegel, Wilhelm von Humboldt, Karl Becker ou Franz Bopp : avec lui, la langue devient par réification un véritable organisme naturel qui naît, vit et meurt. Mais Schleicher fut dans le même temps l'auteur d'ouvrages et de traités techniques qui ont fait date dans le domaine de la grammaire historique et comparée, avec en particulier son *Compendium* (1861) et ses études sur la morphologie du slavon d'Église (1852) ainsi qu'avec sa grammaire du lituanien (1856). En outre, entendu comme système, l'« organisme de la langue » de Schleicher préfigure à bien des égards le système saussurien.

3.1. La théorie de Darwin et la science du langage : *des fonctions extrêmes*

On peut légitimement supputer que la condamnation dont il fit l'objet de la part des néogrammairiens et les tensions qui touchent son nom dans l'historiographie linguistique tiennent pour bonne part à son essai intitulé *Die Darwinische Theorie und die Sprachwissenschaft* (1863). Ce texte fut traduit en français dès 1868, sous le titre « La théorie de Darwin et la science du langage » et préfacé par Michel Bréal. Il prend la forme d'une « lettre publique », adressée à son collègue et ami de Iéna, le biologiste Ernst Haeckel. Nous reviendrons sur ce point, mais il importe dès à présent de noter que le genre même de ce texte autorise à Schleicher des saillies rhétoriques qui n'auraient pas nécessairement été possibles dans d'autres formes de communications académiques.

Dans cet essai, la pensée ordinairement subtile de Schleicher s'est radicalisée : il y posait un isomorphisme pur et simple entre linguistique et sciences du vivant. Il suivait en cela un courant de fond dans le monde savant — ce que l'on a nommé la « pensée de l'organisme » (Blanckaert, 2004) — mais s'appuyait également sur l'autorité de Charles Darwin, lequel avait explicitement suggéré un parallélisme entre les deux champs (Ltr13, 2016, p. 271-274). Il affirmait ainsi de manière apodictique que « [l]es langues sont des organismes naturels » (Schleicher, 1868, p. 3).

Il faut toutefois veiller à ne pas caricaturer la pensée de Schleicher. Quelques pages plus loin, celui-ci se montrait très conscient des limites de l'homologie ainsi opérée : « [m]aintenant, ce que Darwin admet pour les espèces animales et végétales, vaut aussi, *du moins dans les traits essentiels*, pour les organismes des langues » (Schleicher, 1868, p. 7, nous soulignons). C'est donc que cette homologie servait un dessein plus large, dessein que l'on peut essayer de préciser. Dans cet essai, l'imaginaire vitaliste qui lui permettait d'unifier les champs du savoir est pleinement pris en charge, Schleicher adoptant ainsi une position de surplomb par rapport à ses collègues et jugeant des bonnes actions comme des mauvaises. L'imaginaire remplit alors des fonctions *axiologique* et *ontologique* à peine voilées. On notera en ce sens que Carita Klippi (2010, p. 108) qualifie de « pamphlet théorique » le texte de 1863.

La fonction axiologique est bien lisible dans l'extrait qui suit, par exemple : « [l]es naturalistes font voir que les faits fortement établis par une *observation objective*, et les *conclusions rigoureuses* tirées de ces faits, ont seuls une valeur scientifique,

connaissance qui *serait utile à maint de mes collègues* » (Schleicher, 1868, p. 3). Les bons linguistes sont ceux qui suivent son programme, les mauvais, ceux qui, loin de l'« observation objective », se laissent aller à leur « imagination » et aux « interprétations subjectives », devenant de la sorte « ridicules aux yeux des hommes éclairés », soit les véritables scientifiques. Avec une véhémence similaire, Schleicher s'en prend à la religion⁶ lorsqu'il évoque la « concession illogique » de Darwin à « l'étroitesse bien connue de ses compatriotes dans les choses de la foi » (Schleicher, 1868, p. 4) quand ce dernier admet que l'idée de création n'est pas en contradiction avec ses théories.

La fonction ontologique de l'imaginaire de la vie éclate lorsque, dans la foulée, Schleicher se fait explicitement l'avocat d'un monisme auquel manquerait encore un système philosophique⁷ : « [l]a direction de la pensée contemporaine tend incontestablement au monisme. Le dualisme, est un point de vue absolument dépassé » (Schleicher, 1868, p. 4).

Il nous apparaît donc que, plus que l'homologie entre langues et organismes naturels, ou que la généralisation des lois de la nature à l'évolution linguistique, ce sont plutôt les fonctions polémique et ontologique d'un imaginaire poussé dans ses retranchements, c'est-à-dire les fonctions les plus éloignées des fonctions épistémologiques et méthodologiques attendues dans un cadre scientifique, qui ont valu à Schleicher la réception critique que nous évoquions plus haut.

Sans passer systématiquement en revue la position de ses devanciers en la matière, on peut en effet voir que, sur le fond, l'homologie entre langues et organismes naturels n'était pas une nouveauté. L'imaginaire de la vie, en particulier sous la forme de la métaphore de l'organisme (Schlanger, 1971), était largement présent dans les travaux des linguistes de son temps. Son mentor et prédécesseur direct, Franz Bopp, avançait déjà — certes de manière programmatique, en ouverture de son *Conjugationssystem* de 1816 — cette homologie : « [l]es langues doivent être considérées comme des corps naturels organiques qui se forment selon des lois définies et, comportant un principe de vie interne, se développent puis peu à peu dépérissent » (Bopp, 1816, p. 1, traduction de Aurox, Bernard et Boule, 2000).

Bien plus que chez ses maîtres, toutefois, chez Schleicher l'imaginaire de la vie a soutenu des gestes polémiques manifestés par une rhétorique clivante et a justifié des positions ontologiques fortes qui dépassaient de beaucoup son domaine de recherche. Si « la théorie de Darwin est une nécessité » (Schleicher, 1868, p. 7), alors le champ des sciences naturelles auquel participe la linguistique se retrouve unifié : il obéit à une méthodologie empiriste généralisée, les lois naturelles s'imposent à tous les champs de la science, et la société se voit débarrassée de Dieu.

⁶ Il est vraisemblable que ce passage trouve sa justification dans les attaques dont Ernst Haeckel faisait alors l'objet de la part des « journaux zélés pour la foi » auxquels Schleicher fait directement référence à la fin de son texte.

⁷ On notera le parallèle que l'on peut opérer ici avec le champ de la médecine évoqué plus haut, où l'imaginaire de la vie chez Ménuret de Chambaud conduisait à suspendre le jugement ontologique concernant une séparation entre corps et âme, rejetant dos à dos le mécanisme et l'animisme.

3.2. Les autres fonctions de l'imaginaire de la vie chez Schleicher

Les dimensions polémiques et ontologiques ont vraisemblablement contribué à éclipser les autres fonctions exercées par l'imaginaire de la vie dans les écrits de Schleicher. De fait, à l'image de ce que l'on a observé pour Bopp plus haut, la prégnance de cet imaginaire dans ses écrits n'a pas toujours exacerbé les tensions, ni excité les passions. Ce sont ces autres fonctions que nous allons à présent observer brièvement à partir du premier grand ouvrage de synthèse produit par Schleicher, traduit en français en 1852 sous le titre *Les langues de l'Europe moderne*, édition que nous utiliserons ici⁸.

Avant d'entrer dans l'analyse, rappelons que ce livre faisait suite à un premier essai linguistique intitulé *Zur vergleichenden Sprachengeschichte* (1848). Dans ce précédent ouvrage, Schleicher soutenait que le langage relève, comme l'histoire, de la dimension spirituelle ou intellectuelle (« *geistig* ») de l'homme.

Mais un renversement complet de l'argumentation se donne à lire dans *Les langues de l'Europe moderne*. Une bipartition s'y opère en effet entre la linguistique, qui est censée relever des sciences de la nature, et la philologie, appartenant quant à elle aux « *Geistwissenschaften* » ou sciences de l'esprit. La distinction est tenue comme récente et permet d'intégrer la nouvelle « linguistique » dans le champ de la « physiologie de l'homme » :

Ce n'est que depuis peu de temps que la science qui a pour objet la Langue en général, s'est séparée en deux branches distinctes. L'une, qui s'appelle la *philologie*, étudie la langue pour arriver par là à la connaissance de l'essence intellectuelle des nationalités ; la philologie appartient à l'histoire. L'autre s'appelle la *linguistique* ; elle ne s'occupe point de la vie historique des nations ; elle est une partie de la physiologie de l'homme. [Schleicher, 1852, p. 1-2]

L'imaginaire des sciences du vivant soutient donc d'emblée un geste *gnoséologique* de fondation d'un domaine d'étude et de structuration du champ des sciences du langage en deux zones de recherches clairement distinguées. Ce geste a, comme attendu en fonction de ce que nous avons observé dans le cas du vitalisme en médecine, des retombées épistémologiques et méthodologiques directes : la linguistique, comme véritable science, se doit d'étudier « les langues sous le rapport de la nécessité naturelle » et d'adopter par conséquent « la méthode des autres sciences naturelles » (Schleicher, 1852, p. 2-3).

Cette définition gnoséologique des périmètres de la recherche au sein des sciences du langage, avec ses répercussions épistémologiques et méthodologiques, a évidemment une influence directe sur le type de résultats attendus dans les deux sous-champs, les uns étant « plus sûrs », car répondant « aux lois naturelles inaltérables », les autres étant entachés de subjectivité, marqués par les « volontés humaines » :

Les résultats de la linguistique sont par conséquent en général plus sûrs que ceux des sciences historiques, parce que l'arbitraire individuel ou subjectif y

⁸ Notre analyse porte spécifiquement sur les pages 1-40, qui sont d'une portée programmatique, ainsi que sur les pages 315-316, un appendice consacré aux langues dites « artificielles ». Elle suit la linéarité du texte.

est pour peu de chose. La linguistique travaille dans la sphère des lois naturelles inaltérables, en dehors du domaine des volontés humaines. [Schleicher, 1852, p. 3]

On voit dans cet extrait que l'une des conséquences épistémologiques directes est l'adoption du concept de « loi ». Parallèlement, il est patent que la partition gnoséologique va de pair avec des jugements de valeurs portés sur les pratiques de savoir propres à la linguistique et à la philologie.

Dans la suite de son introduction, l'essentiel des efforts argumentatifs de Schleicher continue de porter prioritairement sur la dimension gnoséologique : le parallélisme systématique avec les sciences de la nature, les analogies entre objets d'études et l'identité des moyens à mobiliser pour parvenir à leur connaissance entend préciser le périmètre global de la linguistique, qui n'est autre que celui des sciences de la nature, aux lois objectives et immuables, et d'affirmer les corollaires épistémologique et méthodologique.

Étudions donc profondément avant tout la grammaire ; l'observation la plus minutieuse étant l'unique moyen d'arriver à quelque résultat sérieux dans les sciences naturelles. Cette observation doit se faire par la personne elle-même, il ne suffit point de s'en remettre à d'autres ; le minéralogiste, le botaniste, le physiologiste, le physicien, le chimiste, sont dans le même cas que le linguiste : il faut pénétrer dans les secrets des organismes naturels, comme dans ceux des idiomes, par sa propre force intellectuelle. [Schleicher, 1852, p. 31]

Cet extrait nous montre comment l'imaginaire de la vie permet à Schleicher de construire l'éthos du linguiste comme celui d'un scientifique entièrement dévoué à l'observation des faits et, parallèlement, pénétrant dans les secrets de la langue au moyen de ses propres forces intellectuelles.

Dans l'appendice consacré aux langues dites « artificielles », enfin, c'est la fonction *axiologique* de l'imaginaire de la vie que Schleicher active. Il y oppose en effet « les organismes des langues européennes » aux « productions malades, véritables parasites » que sont les argots, et hiérarchise les langues au nom d'une norme de la santé vitale, soutenue par une hiérarchisation sociale implicite, les voleurs étant déclassés comme le sont les variétés de langues qu'ils parlent :

Après avoir contemplé les organismes des langues européennes, nous allons jeter un regard sur des productions malades, véritables parasites qui se sont glissés parmi eux. On les appelle argots. [...] Nous voyons ici clairement ce que nous avons déjà dit dans les premières pages de cet ouvrage, que l'homme ne saurait jamais changer organiquement sa langue. Les idiomes artificiels des voleurs sont tous faits dans un but particulier, mais aucun d'eux ne possède la faculté de modifier le véritable élément vital de la langue, la grammaire elle-même, et ils n'ont fait que remplacer dans son dictionnaire les mots ordinaires par des mots inusités. [Schleicher, 1852, p. 315]

Ce type d'expression axiologique ne doit évidemment pas être interprété de manière anachronique : il était aussi répandu que légitime dans les écrits scientifiques de la première moitié du XIX^e siècle. En revanche, dans *Les langues de l'Europe*

moderne, deux fonctions de l'imaginaire qui occuperont, comme nous l'avons vu, une position centrale dans *La théorie de Darwin* sont, sinon complètement absentes, du moins très peu thématiques : la fonction ontologique, d'une part, et la fonction polémique, d'autre part, qui auraient toutes deux conduit le linguiste en dehors de son champ et au-delà des limites rhétoriques reçues pour le discours savant. Si l'on a commencé notre discussion sur Schleicher par *La théorie de Darwin*, c'était bien pour attirer l'attention sur les fonctions les plus extrêmes de l'imaginaire, c'est-à-dire celles qui agissent sur les conditions à la fois les plus générales et les plus spécifiques de la pratique discursive ; ce sont elles qui ont marqué les lecteurs, et qu'a retenues la postérité. Leur isolement n'est cependant qu'apparent : elles dérivent des fonctions médianes de l'imaginaire, les premières que Schleicher a activées dans ses écrits antérieurs, avant de les tirer vers leurs incidences ontologiques et polémiques.

3.3. Un imaginaire partagé

Revenons à présent à *La théorie de Darwin et la science du langage*. Comme nous l'avons évoqué, ce texte prend la forme d'une « lettre publique » adressée à Ernst Haeckel. Ce jeune collègue bio-zoologiste de Schleicher à l'université de Iéna a largement contribué à la diffusion de la théorie de l'évolution darwinienne en Allemagne et c'est lui qui avait personnellement encouragé Schleicher à lire Darwin.

Les interactions nombreuses entre les deux savants ont donc indéniablement marqué la pensée de Schleicher. Il est important toutefois de noter que l'influence est mutuelle : la linguistique va, en retour, servir de modèle aux biologistes. Celle-ci possède en effet au moins un avantage sur la biologie : elle est capable de montrer les transformations en acte, dans des corpus écrits étalés dans le temps. Schleicher le souligne lui-même :

L'observation de ce qui concerne la naissance des formes nouvelles du sein de formes antérieures est plus facile et peut être instituée sur une plus grande échelle dans le domaine de la linguistique que dans celui des organismes végétaux et animaux. Les linguistes ont ici par exception l'avantage sur les autres savants en sciences naturelles. Nous sommes réellement en mesure de montrer pour certaines langues, qu'elles se sont divisées en plusieurs langues, dialectes, etc. [Schleicher, 1868, p. 11]

Blanckaert (2011, p. 75) commente ce point de manière limpide : « personne n'ayant assisté à la transformation des espèces ni même à leur naissance, les propagandistes de la théorie de l'évolution sont couramment accusés de vues spéculatives. [...] Or, l'anatomie comparée et l'histoire du développement des langues “éclaircissent singulièrement la phylogénie des espèces organiques” [Haeckel] ». Il renchérit en observant qu'en fait « [l]a biologie se découvre d'abord débitrice, avant que la conjonction des deux plans d'objets n'acquière, avec la réciprocité des thèses et leur diffusion massive, la valeur d'un événement intellectuel de plus large portée » (Blanckaert, 2011, p. 75).

Les influences étant réciproques, on observera des emprunts mutuels dans le domaine de la terminologie et des formes rhétoriques de (re)présentations — Schleicher est vraisemblablement derrière l'introduction de l'arbre phylogénétique en biologie par Ernst Haeckel —, emprunts qui sont autorisés, soutenus et favorisés par un imaginaire partagé, celui de la vie. Comme le souligne encore Blanckaert (2011, p. 71),

« d'évidence, la biologie et la linguistique organiciste se renforcent l'une l'autre, en bénéficiant d'un coefficient de valorisation croisée ». Mais, au-delà de cet imaginaire partagé et croisé, le cas des corpus permettant d'étudier les évolutions dans leur continuité laisse penser qu'un imaginaire lettré, voire littéraire, a la potentialité, en retour, de sous-tendre les recherches menées dans le domaine des sciences de la nature. C'est cette piste que nous allons creuser dans la section suivante.

4. Contre-point : un imaginaire littéraire dans les sciences du vivant

De ce qui précède, on aura compris que nous sommes loin de penser que seuls les chercheurs et chercheuses en sciences humaines sont amenés à composer avec leurs imaginaires. L'imaginaire, comme nous le concevons, est à l'activité épistémique ce que l'inconscient est à l'activité psychique de l'individu : une part inhérente à cette activité. Qu'il soit peu apparent dans le discours ou qu'au contraire il y soit présent de manière explicite et comme maîtrisé, il attribue dans tous les cas à la pratique scientifique une part fondamentale de sa signification sociale.

Quel imaginaire investit le champ contemporain des sciences de la nature ? Le « livre de la nature », les « lecteurs du livre de la vie »⁹, le « déchiffrement du code génétique », la « bibliothèque du vivant », l'« ARN messenger »... Il n'y a guère de doute à avoir : un imaginaire est bel et bien construit à travers un lexique sémantiquement homogène. On pourrait qualifier cet imaginaire de *littéraire*, en ce sens qu'il met en scène des pratiques sociales traditionnellement liées aux œuvres littéraires, et admettre ainsi qu'un imaginaire inspiré par les études de lettres intervient dans le champ des sciences du vivant.

Hans Blumenberg (1981) a étudié la pérennité historique de cet imaginaire. Le philosophe fait remonter à l'Antiquité la représentation du monde comme un objet susceptible d'être *lu* à l'instar d'une œuvre littéraire. Cette « métaphorologie », ainsi qu'il la nomme, a connu au cours de l'histoire de multiples développements suivis de périodes de tassement, jusqu'à sa remarquable recrudescence, dans la seconde moitié du XX^e siècle, avec l'essor des travaux en biologie moléculaire et en épigénétique.

Un certain nombre de travaux en philosophie des sciences ont approfondi le sort réservé à cet imaginaire (Haraway, 1976 ; Jones, 1982 ; Emmeche et Hoffmeyer, 1991 ; Keller, 1995 ; Paton, 1997). Quatre principaux types d'attitude, indissociablement discursive et épistémique, peuvent être distingués (a-d)¹⁰, auquel on ajoutera un cinquième type (e), peu exploré jusqu'à présent dans la réflexion épistémologique.

⁹ *Readers of the Book of Life* est le titre d'un ouvrage d'Anton Markoš (2002).

¹⁰ Notons que ces attitudes se trouvent manifestées par les spécialistes des sciences du vivant quelles que soient leur préoccupations — expérimentales, théoriques, épistémologiques ou philosophiques au sens large (*i.e.* métaphysiques, éthiques, voire politiques). La contextualisation des discours par l'étiquetage des énonciateurs en qualité de « biologistes », « philosophes des sciences », etc., s'avère peu appropriée, car les mêmes personnes endossent ces différents rôles souvent de manière cumulative — par exemple, c'est au nom d'une pratique expérimentale légitimée qu'untel intervient dans le débat philosophique ; c'est au nom d'une formation en sciences du vivant que tel autre, plutôt philosophe, avance un modèle théorique pour la biologie. À quoi s'ajoute la possibilité de rédiger des articles à plusieurs mains, par exemple Mossio, Montévil et Longo (2015) dont les affiliations (Institut d'Histoire et Philosophie des Sciences et des Techniques, Paris ; Laboratoire « Matières et Systèmes Complexes », Paris 7 ; Centre Cavallès, Collège de France ; Department of Integrative Physiology and Pathobiology, Boston), dûment

- (a) Dénier d'imaginaire, refus de toute participation essentielle à la constitution de la science : *ce ne sont que des métaphores*.
- (b) Concession d'imaginaire, intégration dans un processus d'élaboration de la science : *des métaphores, oui, mais dans quel but ?*
- (c) Aveu d'imaginaire, problématisation épistémique : *des métaphores de quoi au juste ?*
- (d) Travail sur l'imaginaire en vue d'une modélisation théorique : *pourquoi précisément cette métaphore-là ?*
- (e) Retour sur l'imaginaire : *de quoi cette métaphore-là est-elle la médiation ?*

Alors que chacune des quatre premières attitudes s'efforce de canaliser l'imaginaire vers une fonction de la métaphore dans la pratique épistémique de la science, la cinquième renverse la perspective d'analyse : la métaphore révèle un imaginaire et les multiples fonctions qu'elle est susceptible d'endosser témoignent, toutes ensemble, de l'incidence de cet imaginaire dans le discours de la science.

Nous voudrions à présent faire trois choses à la fois :

- Illustrer chacune des quatre premières attitudes liées à l'imaginaire littéraire dans les sciences du vivant.
- Montrer comment ces attitudes sont connectées aux types de fonctions qu'accomplit un imaginaire (telles qu'elles ont été élaborées dans les deuxième et troisième sections), ce qui revient à illustrer la cinquième attitude.
- Rapprocher, à travers ses fonctions, cet imaginaire littéraire du vitalisme comme celui-ci est perçu dans le cadre actuel des sciences du vivant.

4.1. Rien que des métaphores

Pour un scientifique, une chose est d'utiliser des métaphores, une autre est de s'en justifier. Lorsque l'imaginaire littéraire est réduit à la notion de métaphore, sa fonction est essentiellement rhétorique. Au moins trois situations sont attestées dans le discours :

1° Une situation de précaution oratoire : l'énonciateur prévient que tel mot est employé dans un sens métaphorique et on ne peut dès lors, à la différence d'un concept scientifique, rien lui objecter : *The genetic code is but a metaphor* « Le code génétique n'est qu'une métaphore » (Barbieri, 2003, cité par Favareau, 2010, p. 31)¹¹ ; *Metaphoric way [...] that can be reduced to mere chemical accounts if necessary* « Vue métaphorique [...] qui peut être réduite à de simples descriptions chimiques si nécessaire » (Kull *et al.*, dans Emmeche et Kull, 2011, p. 28).

2° Une situation argumentative : l'énonciateur allègue la critique d'un mot dont l'emploi est jugé métaphorique : *Today, a number of researchers consider information talk as inadequate and "just metaphorical"* « Aujourd'hui, un certain nombre de

notées au début de l'article, ont l'air de servir de garant à l'exposé de « Principes théoriques pour la biologie ».

¹¹ Les citations qui suivent sont extraites d'une anthologie (Favareau, 2010) et d'un ouvrage collectif (Emmeche et Kull, 2010) comprenant des approches historiques de l'usage des métaphores dans les sciences du vivant. Nous mentionnons à chaque fois l'auteur de l'article, avec la date originale de publication ainsi que, le cas échéant, l'auteur cité par celui-ci.

chercheurs considèrent que le discours ‘informationnel’ est inadéquat et ‘juste métaphorique’ » (Emmeche, 2005, citant Griffiths, 2001, dans Favareau, 2010, p. 635).

3° Une situation polémique : l'énonciateur dénonce un emploi métaphorique dans un discours antérieur (le plus souvent sans mentionner une référence) : *Danger is high that they are tempted by a metaphor use of the terms* « Le risque est grand qu'ils soient tentés par une utilisation métaphorique des termes » (Prodi, 1988, dans Favareau, 2010, p. 334).

L'imaginaire littéraire est à chaque fois considéré comme l'opposé même de la science dans cette fonction rhétorique, et soumis à une évaluation négative :

- les métaphores sont vides (alors qu'un concept scientifique doit être pleinement intelligible) : *empty metaphors can easily be produced* « des métaphores vides peuvent facilement être produites » (Prodi, 1988, dans Favareau, 2010, p. 334) ;
- les métaphores sont captieuses (alors que le discours scientifique doit servir de guide pour la pratique épistémique) : *Misleading metaphors* « métaphores trompeuses » (Burkhardt Jr à propos de Lamarck, cité par Giglioni, dans Normandin et Wolfe, 2013, p. 42).

Ce jugement dépréciatif permet à l'imaginaire littéraire de remplir une fonction axiologique *a contrario* : sa séparation d'avec la science fait de celle-ci une entreprise bonne et louable.

Les contempteurs du vitalisme ont tôt fait de considérer que les concepts de vie et d'organisme sont métaphoriques et ne relèvent pas d'une pensée scientifique légitime. Le vitalisme, en tant qu'il peut prétendre à conceptualiser les sciences du vivant, rejoint ainsi le sort réservé à l'imaginaire littéraire présent dans le discours scientifique. Cependant, en tant qu'imaginaire, la vie demeure largement exploitée, même par ceux qui lui défendent tout accès conceptuel : *Sterile and unhelpful use of the term "information" as a placeholder or mere metaphor in explaining genetic process* « utilisation stérile et peu utile du terme *information* comme substitut ou simple métaphore dans l'explication du processus génétique » (Kull, Emmeche et Favareau, dans Emmeche et Kull, 2011, p. 82) ; *Surely any enterprise benefits from vivid language* « toute entreprise tire assurément profit d'une forme d'expression vivante » (Omay, 2010, p. 410).

Cette situation discursive est assez ironique. Tout se passe comme si la vie, à qui on interdit la porte de la science, y entrerait tout de même par la fenêtre de l'imaginaire littéraire. La suite des illustrations va indiquer qu'elle accomplit des fonctions censément réservées aux concepts scientifiques.

4.2. Des métaphores pour quoi ?

Lorsque l'imaginaire littéraire n'est pas automatiquement déprécié, la question consiste à déterminer quelle fonction épistémique accomplissent les métaphores qu'il pourvoit. Au lieu d'être vides et captieuses, les métaphores deviennent éclairantes et servent de levier pour de nouvelles idées scientifiques. Une telle hypothèse légitimatrice est généralement le fait de philosophes des sciences non directement impliqués dans la science de leurs temps. Mais elle s'appuie toujours sur la lecture des scientifiques. On la

trouve notamment chez Blumenberg, commentant l'usage d'une métaphore de l'écriture dans l'ouvrage d'Ernst Schrödinger *Qu'est-ce que la vie ?*, publié en 1944. D'après le philosophe, Schrödinger fut le premier à avoir vu un intérêt à dépasser l'approche physique classique de la vie en introduisant l'idée de cryptage du génome. Cette « intuition métaphorique » fut présentée uniquement à partir de spéculations sur la physique quantique, et nullement appuyée par des preuves expérimentales (lesquelles allaient cependant être amorcées la même année par la découverte faite par un bactériologiste, Oswald T. Avery). Un quart de siècle plus tard, rapporte encore Blumenberg, à l'occasion d'une conférence célébrant les cent ans de la découverte de l'acide nucléique, le biochimiste Erwin Chargaff évoquait la découverte d'Avery dans les termes que Schrödinger avait été le premier à risquer : « Avery nous a donné le premier texte d'une nouvelle langue, ou plus précisément, il nous a montré où nous devons le chercher. J'ai entrepris de chercher ce texte » (cité dans Blumenberg, 2007, p. 384). Blumenberg en conclut que « l'intuition métaphorique de Schrödinger a été prise au mot » (Blumenberg, 2007, p. 382). En conséquence de quoi nous pouvons nous-mêmes conclure que l'imaginaire littéraire, au moins dans la lecture rétrospective qu'en donne la philosophie des sciences, accomplit ici une fonction épistémologique, celle conférée, selon l'expression choisie par Blumenberg, à un « modèle heuristique » (Blumenberg, 2007, p. 406).

Il faut toutefois s'étonner que ce modèle heuristique ait été initié par un scientifique dont les objets sont étrangers au domaine du vivant. Blumenberg le soulignait d'emblée : « Ce n'est nullement par hasard que ce soit un physicien théorique [...] qui ait exprimé pour la première fois [...] l'idée que la substance héréditaire de la cellule vivante [...] pouvait être comprise [...] à la manière d'une écriture cryptée » (Blumenberg, 2007, p. 377). L'interrogation que cette déclaration négative soulève — pourquoi n'est-ce pas un hasard ? — trouve apparemment réponse dans un commentaire que le philosophe donne à une citation de Max Planck (lequel avait également, et précédemment, employé la métaphore de la lisibilité) :

Tout comme le philologue devrait tout simplement présupposer que le document écrit aurait un sens raisonnable, avant même qu'il l'ait découvert, de même le physicien imputerait que la nature se révélera obéir à des lois précises, avant même qu'il ne connaisse ces lois ou ne les connaisse complètement. [Blumenberg, 2007, p. 378]

Si l'on admet la validité de cette réponse, avec la comparaison qu'elle introduit entre le physicien et le philologue, l'imaginaire littéraire ne sert pas seulement de modèle heuristique ; il offre aussi un cadre global d'interprétation des objets que se donne la science. Autrement dit, l'imaginaire littéraire remplit alors une fonction métaphysique : comparablement à une œuvre littéraire, la nature fait sens, non pas (seulement) *dans la science* mais *antérieurement* à la pratique scientifique.

Observons alors que, dans l'ouvrage de Schrödinger, la notion de vie remplit sensiblement la même fonction. Dans la simplicité même de sa formulation, le titre — *What is Life?* — annonce un essai plutôt qu'un écrit scientifique. À qui s'adresse cet essai ? Non aux physiciens en particulier, ni aux spécialistes du domaine du vivant, mais pas davantage au grand public ; il s'adresse en fait à la communauté scientifique dans son ensemble, ainsi d'ailleurs que les conditions initiales y préparaient — des conférences faites au Trinity College à la suite de la nomination de Schrödinger à

l'école de physique théorique de l'Institut d'études avancées de Dublin¹². Or on trouve bien dans l'ouvrage quelque réponse (ou éléments de réponse) à la question titulaire, sans que l'auteur la présente en qualité de physicien (que Schrödinger est par ailleurs), ni en qualité de spécialiste du vivant (qu'il n'est pas). Cette réponse nous semble pointer un horizon d'attente présupposé par l'auditoire.

Thus it would appear that the 'new' principle, the order-from-order principle, to which we have pointed with great solemnity as being the real clue to the understanding of life, is not at all new to physics. [Schrödinger, 1992, p. 82]

« Il apparaît donc que le 'nouveau' principe, celui de l'ordre-à-partir-de-l'ordre, que nous avons désigné avec beaucoup de solennité comme étant la véritable clé de la compréhension de la vie, n'est pas du tout nouveau pour la physique. »

Ainsi, les expressions « le Livre de la Nature » (*the Book of Nature* dans l'original anglais, avec ses majuscules, p. 48) et « la compréhension de la vie » (*the understanding of life*, p. 82) sont produites en miroir l'une de l'autre. Elles témoignent, non pas vraiment de « croyances épistémiques » (*epistemic beliefs*), ce qui surdéterminerait leur fonction dans le processus de la science, non plus de « représentations »¹³, lesquelles nous paraissent à l'inverse sous-déterminées, mais bien de l'efficiencia d'imaginaires largement partagés au sein de la communauté scientifique, renforçant de ce fait l'image cohésive que cette communauté a d'elle-même.

4.3. Des métaphores de quoi ?

Le rapprochement entre le langage et la vie est précisément ce à quoi conduit la problématisation de la présence des métaphores, en général, dans le discours des biologistes.

Certes, il est possible de concéder l'usage des métaphores dans le discours de la science et, ce faisant, de définir un seuil au-delà duquel la science cherche à avancer. C'est ce que donne par exemple à lire Griffiths (2001) dans le titre même d'un article : *Genetic information. A metaphor in search of a theory* « L'information génétique. Une métaphore en quête d'une théorie ». Ce n'est pourtant qu'une manière de contourner une question d'épistémologie discursive en lui substituant une autre plus conforme à l'épistémologie rationaliste (dès lors qu'une théorie est censée avoir un pouvoir explicatif meilleur qu'une métaphore). La première demeure, cependant : de quoi au juste entend-on que les métaphores annoncent l'objectivation ?

¹² L'incipit de l'ouvrage l'annonce clairement : *This little book arose from a course of public lectures, delivered by a theoretical physicist to an audience of about four hundred which did not substantially dwindle, though warned at the outset that the subject-matter was a difficult one and that the lectures could not be termed popular, even though the physicist's most dreaded weapon, mathematical deduction, would hardly be utilized* « Ce petit livre découle d'un cours ayant pris la forme de conférences publiques données par un physicien théoricien devant un auditoire d'environ quatre cents personnes, lequel n'a pas diminué de façon substantielle, bien qu'il ait été averti dès le départ que le sujet était difficile et que les conférences ne pouvaient pas être qualifiées de populaires, même si l'arme la plus redoutée du physicien, la déduction mathématique, ne serait guère utilisée » (Schrödinger, 1944, p. 3).

¹³ Comme le propose, par exemple, Judith Schlanger (1971).

La psychologue et philosophe des sciences Susan Oyama (2010) s'est saisie de cette question dans un article souvent cité depuis sa parution. Son argumentation rejette le présupposé même inscrit dans la question : un grand nombre de termes soupçonnés d'usage métaphorique dans le discours des biologistes ne sont pas en fait des métaphores. Quand bien même ces termes visent des objets non expérimentaux, des « essences », ils n'en rendent pas moins compte d'intuitions *profondes* — expression qu'il faut comparer avec « l'intuition métaphorique » que Blumenberg accorde à Schrödinger — sur la réalité telle qu'en elle-même.

Biologos, then, is not always innocent, mere jargon for insiders or innocuous device for predigesting science for lay readers. Essences touch on deep intuitions about identity, foundations, the really real. [Oyama, 2010, p. 411]

« Le *biologos*, par conséquent, n'est pas toujours un simple jargon innocent pour initiés ou un stratagème inoffensif de prédigestion de la science pour des lecteurs profanes. Les essences touchent à des intuitions profondes concernant l'identité, les fondements, le réel. »

Le *biologos*, dont il est question dans cette citation, est un langage fait du langage de la vie¹⁴ et employé par les biologistes afin de répondre aux attentes d'expression dans une investigation scientifique. Ce n'est pas un « métalangage » si par là on entend, selon la définition qu'a donné du métalangage le logicien Alfred Tarski (1974), un langage plus riche que son langage-objet et indépendant de ce langage. Au contraire, le langage de la biologie, investi de toute sa technicité¹⁵, ne fait encore que suivre le langage de la vie, le langage *qu'est* la vie. Il en est dépendant et sa validité se mesure à la profondeur des intuitions qui lui donnent expression. Admettons un moment encore, puisque le désir de rendre le monde lisible remonte à l'Antiquité, de prétendre que le langage est l'objet des « littéraires » (qu'ils fassent œuvre de poésie, de philosophie ou de grammaire). On ne trouverait alors déclaration plus nette de ce que l'imaginaire littéraire investit l'objet de la biologie tel que son langage, *biologos*, le révèle en son essence : fonction ontologique d'un imaginaire indissociable du désir même de science.

Il se fait que cette problématisation des objets « fondamentaux » de la biologie n'a pas été avancée par Oyama à brûle-pourpoint. L'article mène en fait une argumentation polémique étendue sur les tenants et aboutissants de la biologie, incluant notamment des propos relatifs aux « aptitudes intrinsèques » (*intrinsic aptitude*) attribuables aux femmes comme ils menèrent son énonciateur à démissionner de la présidence de l'université d'Harvard¹⁶. L'autrice réfute dans un premier temps l'accusation de vitalisme qui a été faite à l'endroit de sa propre théorie biologique des systèmes de développement (*development systems theory*) pour renvoyer, dans un second temps, le soupçon de vitalisme vers ses détracteurs, en dépit du matérialisme que ceux-ci

¹⁴ Oyama présente la notion par cette expression délicate à traduire : « *biology's language of language* » (Oyama, 2010, p. 410).

¹⁵ « *The language of language is woven into the technical vocabulary as well: translation, transcription, and editing do not function as figures of speech in molecular biology. Nor do sense, nonsense, or reading frames; they are considered straightforward technical terms.* » (Oyama, 2010, p. 410).

¹⁶ En 2005, le président de l'Université d'Harvard Lawrence Summers explique la sous-représentation des femmes dans les disciplines scientifiques par leur supposée infériorité intellectuelle naturelle en mathématiques. Ces propos déclenchent une polémique qui le conduira, l'année suivante, à la démission.

professent. C'est à cette fin qu'elle interroge la présence dans leurs discours de termes qui, bien que techniques, semblent « animer la matière »¹⁷. Des citations de biologistes renommés, tels que George Williams, Richard Dawkins ou Daniel Dennett, sont prises à témoin afin de montrer que le discours technique des biologistes entre en contradiction avec leur revendication de matérialisme. Le commentaire est parfois d'une ironie consommée, notamment à propos d'un ouvrage de vulgarisation dû au psychologue cognitiviste Richard Pinker (*How the Mind Works*, 1997).

Recall Pinker's (1997, 4) reference to the Golem, "animated when it was fed an inscription of the name of God." Of the various methods tradition says were used to bring the figure of life, it is suggestive that Pinker chooses an inscription. The awesome potency of Logos is closely mirrored by Biologos and its molecular libraries, but here the magic is worked not by God's name, but by the "name" of the organism — its genetic representation. Biologos, in fact, outdoes Logos. It does not have to be fed to the organism to be efficacious. It not only preexists the organism, it makes ("assembles") it. [Oyama, 2010, p. 414]

« Rappelons la référence de Pinker (1997, 4) au Golem, 'animé lorsqu'il a été nourri d'une inscription du nom de Dieu'. Parmi les diverses méthodes utilisées, selon la tradition, pour donner vie à la figure, il est révélateur que Pinker choisisse une inscription. L'impressionnante puissance du *Logos* se retrouve dans *Biologos* et ses bibliothèques moléculaires, mais ici la magie n'opère pas par le nom de Dieu, mais par le 'nom' de l'organisme — sa représentation génétique. En fait, *Biologos* surpasse *Logos*. Il n'a pas besoin d'être insufflé à l'organisme pour être efficace. Non seulement il préexiste à l'organisme, mais il le fabrique ('l'assemble'). »

C'est bien à travers le vocabulaire technique employé par les biologistes qu'Oyama interroge, en dépit du crédo matérialiste brandi, la résistance des *valeurs* vitalistes. Quelles fonctions pour ces valeurs ? Assurément une fonction ontologique, car elles dessinent, quoi qu'on en ait, des essences ; une fonction épistémologique, lorsqu'elles s'incarnent dans des termes, soi-disant métaphoriques, dont le modèle est heuristique ; mais encore axiologique, voire politique, si l'on s'avise, comme Oyama s'est fait un devoir de le rappeler à son auditoire (avec l'anecdote relative aux « aptitudes intrinsèques » des femmes), que la façon dont la nature fait sens peut avoir des répercussions dans la vie sociale. En somme les valeurs vitalistes participent d'un imaginaire littéraire en ce qu'elles considèrent les objets biologiques comme des objets de connaissance pour l'être humain, et pour les sociétés humaines, sans questionner les effets de cette conversion naturalisée.

4.4. Pourquoi cette métaphore-là ?

L'essentialisme n'a pas bonne réputation parmi les biologistes contemporains et le vitalisme est trop marqué par sa version métaphysique, historiquement la première — la vie telle qu'elle provient du souffle de Dieu — pour qu'il soit défendable tel quel. Les métaphores n'ont guère meilleure presse dès lors qu'elles sont tenues pour des ressorts

¹⁷ « *Minded matter* » dans le texte. L'expression fait référence à un autre essai de Schrödinger intitulé *Mind and Matter* (initialement publié en 1958).

discursifs. Or les modèles contemporains de la science bannissent le discours, en bloc, parce qu'il est prompt à compromettre la rationalité. Accepter les fonctions épistémologiques et méthodologiques que peuvent néanmoins jouer les imaginaires vitaliste et littéraire oblige les scientifiques, et à leur suite les philosophes rationalistes (ce sont parfois les mêmes), à ajuster leur expression.

On trouve ainsi dans le discours de la science sur le vivant d'autres expressions d'imaginaire, d'autres métaphores. Certaines servent de contrepoint, comme si le mécanisme pouvait compenser et annuler le vitalisme ; d'autres, plus nombreuses, s'orientent vers des champs de savoir plus « modernes », partant plus conciliables, apparemment, avec la biologie contemporaine. On peut l'observer auprès des deux auteurs qui ont servi à illustrer les points précédents.

Pour Schrödinger, la métaphore du l'écriture et du décryptage n'est pas a priori incompatible avec celle de la montre. C'est ainsi qu'à la suite du passage cité plus haut, lequel annonce pourtant un « principe nouveau » pour l'étude du vivant, fondé sur la physique quantique et apportant une forme de désordre descriptible uniquement par des moyens statistiques, le physicien admet le bien-fondé du modèle mécaniste :

We seem to arrive at the ridiculous conclusion that the clue to the understanding of life is that it is based on a pure mechanism, a 'clock-work' in the sense of Planck's paper. [Schrödinger, 1992, p. 82]

« Nous semblons arriver à la conclusion ridicule que la clé de la compréhension de la vie est qu'elle est basée sur un mécanisme pur, un 'mécanisme d'horlogerie' au sens de l'article de Planck. »

L'ajustement se doit d'alléguer ce qui est connu de l'auditoire, une métaphore dont le « recours est attesté depuis plus d'un demi-millénaire » (Blumenberg, 2007, p. 380). Ce n'est pourtant qu'un départ, ainsi que Schrödinger le précise aussitôt : *The conclusion is not ridiculous and is, in my opinion, not entirely wrong, but it has to be taken "with a very big grain of salt"* « la conclusion n'est pas ridicule et n'est, à mon avis, pas entièrement erronée, mais elle doit être prise 'avec un très gros grain de sel' ». (Schrödinger, 1992, p. 82).

Un gros grain de sel dans une image. Voilà le prix à payer pour que l'imaginaire véhiculé par l'écriture soit intelligible aux yeux de la communauté scientifique (dans laquelle l'énonciateur, naturellement, se compte).

À un autre moment des conférences, Schrödinger illustre son propos en évoquant le système du code Morse (Schrödinger, 1992, p. 61). Il n'y a pas de doute que le cryptage et le décryptage du Morse sont plus « rassurants » que, par exemple, le déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens : plus « moderne » (quoique le Morse ne soit pas beaucoup plus jeune que la découverte de Champollion), plus conforme aussi à la structure moléculaire, puisque les types d'unités du morse sont, comme les atomes, en nombre réduit alors que leurs arrangements sont quasi illimités. Avec le Morse, l'imaginaire littéraire est rendu compatible avec la rationalité de l'ingénieur.

De fait, c'est bien l'ingénierie, en particulier l'ingénierie informatique, ainsi que les mathématiques qui la sous-tendent, à savoir la théorie de l'information, qui rendent acceptables, éventuellement dotés d'un pouvoir technique, des termes tels qu'*information, message, code, bibliothèque, traduction* ou *transcription* employés en biologie génétique. Oyama désigne les biologistes qui les emploient — et ils sont

majoritaires en biologie génétique — comme des « infophiles » (Oyama, 2010, p. 413) — ceux-là même qui, à ses yeux, demeurent dans le déni de leur imaginaire et des fonctions métaphysiques qu'il véhicule. Quoi qu'il en soit, il est évident que la littérature prend désormais l'apparence d'un objet de savoir. Le vocabulaire retenu se rapporte le moins possible aux dimensions mythiques, culturelles et interprétatives des œuvres littéraires, pour valoriser en revanche les dimensions objectivables du livre et du document écrit.

Parmi les biologistes en activité dans ce premier quart du XXI^e siècle, il est au moins un courant intellectuel et scientifique qui cherche à ajuster plus étroitement la théorie du vivant avec l'imaginaire littéraire. Il s'agit de la biosémiotique. À la croisée de la recherche en biologie, de l'épistémologie et de la sémiotique, la biosémiotique intègre des concepts sémiotiques dans la modélisation théorique du vivant. À la différence des exemples précédents, le biosémioticien conçoit l'ajustement dans les deux directions : de la sémiotique vers la biologie, mais aussi de la biologie vers la sémiotique. Il s'agit donc d'une recherche de compatibilité théorique, à des fins non seulement épistémologiques mais également méthodologiques (c'est-à-dire dans des situations d'expérimentation), où le partage entre métaphore et phénomène réel quoique inconnu (pas assez connu) est rendu caduc. Le travail sur l'imaginaire littéraire a donc cédé la place, dans une large mesure, à une modélisation théorique explicite. S'il en demeure quelque chose, c'est simplement dans le pari que constitue le projet biosémiotique. Les défenseurs de ce projet, à la manière de Schrödinger, tablent sur l'acquis tout en suggérant d'y ajouter « un gros grain de sel » :

Thus, while biosemioticians are not challenging in any way the absolute need and manifest success of examining the material aspects of these phenomena qua those material (and not “material and also relational”) aspects, they do believe that the continued performance of lab experiments uninformed by a strong sign theory will not advance our scientific understanding to the fullest. [Favareau, 2010, p. 66]

« Ainsi, bien que les biosémioticiens ne remettent *nullement* en question la nécessité absolue et le succès manifeste de l'examen des aspects matériels de ces phénomènes en tant qu'aspects matériels (et non 'matériels et également relationnels'), ils estiment que la poursuite d'expériences de laboratoire n'étant pas informée par une solide théorie des signes ne permettra pas de faire progresser au maximum notre compréhension scientifique. »

4.5. De quoi cette métaphore-là est-elle la médiation ?

Comme annoncé, l'attitude consistant à opérer un retour direct sur l'imaginaire revient à détailler les fonctions qu'il remplit. Ces fonctions ont été illustrées à partir des quatre premières attitudes. Dans cette approche, la rationalité d'une science est en effet inséparable de son discours, et l'analyse épistémologique du discours scientifique ne s'épuise pas dans la mise au jour des conditions de sa rationalité.

La question générale abordée dans l'épistémologie discursive — *de quoi la métaphore littéraire est-elle la médiation ?* — permettra simplement d'apporter une conclusion au contrepoint que nous avons cherché à avancer dans cette quatrième partie.

Rappelons que le réductionnisme est une position épistémologique qui, à partir de l'hypothèse d'une dualité ontologique ou épistémologique, consiste à ne donner pour légitime qu'un de ses pôles. Le physicalisme est un réductionnisme ontologique et/ou épistémologique : seul le modèle théorique de la physique a légitimité scientifique et tout objet de science doit, *in fine*, pouvoir être ramené à une constitution en tant qu'objet physique, soit qu'il puisse être défini par sa matérialité ou qu'une cause matérielle suffise à expliquer sa présence.

Dans le cas, déclaré, de la biosémiotique comme dans ceux moins explicites illustrés par d'autres discours scientifiques, notamment par l'ouvrage de Shrödinger, un monisme est à l'œuvre sans qu'il aboutisse à un réductionnisme. Une dualité épistémologique, voire ontologique, est intégrée dans un modèle complexe, où la matérialité des phénomènes compose avec quelque chose discernable seulement par ses effets (notamment des effets organisationnels et évolutifs). Le terme risqué par ce modèle est celui de *compréhension* (*understanding*), qui doit jouer de façon complémentaire avec le concept d'*explication* privilégié exclusivement par le réductionnisme. Telle est, par exemple, la proposition épistémologique défendue par Karl-Otto Apel (1979) : une complémentarité dialectique de l'expliquer et du comprendre est visée par la science. Tout récemment, Lukáš Zámečník (2023) a plaidé également pour ce monisme en argumentant que tout modèle explicatif n'a pas à être fondé sur un principe causal mais peut intégrer d'autres principes, systémiques ou organisationnels.

Historiquement, toutefois, la dualité de l'expliquer et du comprendre a fondé un dualisme épistémologique apportant une légitimité aux sciences humaines, dédiées à la compréhension des faits sociaux et culturels, vis-à-vis des sciences naturelles, domaine de l'explication causale des phénomènes naturels¹⁸. Sa répercussion principale est donc d'ordre gnoséologique.

Notre hypothèse est alors que l'usage de métaphores littéraires dans les sciences du vivant témoigne d'une médiation possible entre le désir d'expliquer et le besoin de comprendre. Selon les attitudes de rejet ou d'intégration, cette médiation s'oriente vers un monisme (dans le cas d'une intégration) ou un dualisme (dans le cas d'un rejet) ontologique qui se répercute dans l'organisation de la connaissance. La variété de choix existant entre ces attitudes révèle la part d'imaginaire qui alimente cette médiation : dans tous les cas, le besoin de comprendre, ou ce que nous avons appelé les « valeurs » inhérentes au vitalisme, ne peut être ramené à un modèle explicatif — en cela notre position épistémologique s'oppose frontalement à celle défendue par Zámečník.

Reste que « expliquer » et « comprendre » demeurent elles-mêmes des attitudes qui n'ont rien d'universel, et en tout cas qui n'épuisent pas la variété des postures épistémiques et des politiques de la connaissance que permet d'alimenter l'imaginaire de la vie.

¹⁸ Voir notamment les positions de Weber, Dilthey ou Ricœur, présentées et discutées par Catherine Colliot-Thélène (2004).

5. Faut-il être vitaliste pour croire en l'imaginaire ?

Pour boucler notre parcours, nous évoquerons (rapidement) un dernier cas, destiné cette fois à illustrer une actualité sans doute un peu surprenante de l'imaginaire de la vie en sciences humaines, non pas uniquement sous la forme d'une préoccupation écologique en faveur du « vivant », ni d'une réorientation de l'anthropologie vers la prise en compte de la pluralité des formes de vie, mais plus radicalement sous la forme explicite d'une politique de la connaissance qui utilise la notion de vie pour définir un éthos de recherche.

Dans son article « *Vitalism Now – A problematic* » (2021), la sociologue Monica Greco, notamment spécialiste de l'histoire de la médecine, parcourt les avatars du vitalisme dans l'histoire des sciences pour en venir à une définition éthique, inspirée de Canguilhem et Whitehead, qui concerne le type de relation que l'homme est prêt à engager avec la nature vivante, et notamment, donc, la relation épistémique. Considéré en tant qu'éthos, le vitalisme consiste pour Greco à reconnaître que la connaissance dépend intrinsèquement de la vie et, à ce titre, ne peut être que partielle, incomplète et provisoire. Plutôt qu'une menace ou un obstacle, ce lien de dépendance entre le savoir et la vie doit être cultivé, un peu à la manière d'une « naïveté enfantine dans nos rencontres avec le monde » :

Trust and confidence in life here point to cultivation – alongside knowledge and not against it [...] — of a certain childlike naivety in our encounters with the world, an ability to follow the invitation of such encounters without knowing where that might lead, and to let the encounter make a difference to our assumptions. [Greco, 2021, p. 60]

« La complète confiance dans la vie indique ici qu'il faut cultiver — parallèlement à la connaissance et non contre elle [...] — une certaine naïveté enfantine dans nos rencontres avec le monde, une capacité à suivre l'invitation de ces rencontres sans savoir où cela pourrait nous mener, et à laisser ladite rencontre faire la différence avec nos présupposés. »

L'article se clôt ainsi sur un plaidoyer en faveur d'un éthos vitaliste qui doit être cultivé collectivement. Il consiste notamment à reconnaître la part, très ouverte et indéterminée, d'imaginaire et de désirs qui nous qualifie en tant que vivant, et comme elle accompagne notre rapport au monde, donc la connaissance qu'on peut s'en faire. Un tel éthos, avec l'imaginaire qui le supporte, vise à se distinguer du paradigme de la science moderne et du désir de contrôle qu'elle permettrait de satisfaire sur une nature passive et indifférente :

A vitalist ethos differs specifically from the form of wishful thinking associated with the project of modernity, fuelled by imaginaries of passive, indifferent nature and by desires of ultimate control. It points instead to a mode of life that is relatively comfortable with indetermination as a fact of existence, and not predicated on its implicit denial. [Greco, 2021, p. 63]

« Un éthos vitaliste diffère en particulier de la forme de vœu pieux associé au projet de la modernité, nourri par des imaginaires d'une nature passive et indifférente et par des désirs de contrôle ultime. Il pointe plutôt vers un mode de vie qui s'accommode relativement bien de l'indétermination comme fait de l'existence, et qui ne repose pas sur sa dénégation implicite. »

Nous avons choisi de conclure par cet exemple, non en raison de ce qui s'y défend, mais plutôt parce que cette défense elle-même nous semble se situer au lieu précis qu'a cherché à mettre en lumière notre propre démarche : Greco en vient en effet à revendiquer pour elle-même un imaginaire de la vie, contre d'autres imaginaires de savoir, trop orientés vers la recherche de certitudes. Cependant, en nommant elle-même la notion d'imaginaire pour la mettre au service de *sa* conception de la science dans ses liens avec la vie (*the need to be attentive, to take care of the multiple and diverse forms of ontological sensitivity, including sensitivity to our imaginaries and our desires* « la nécessité d'être attentif, de prendre soin de formes multiples et diverses de sensibilité ontologique, y compris la sensibilité à nos imaginaires et à nos désirs » [Greco, 2021, p. 64]), elle l'engage inévitablement dans l'arène polémique où se polarisent les positions et se jouent les hiérarchies symboliques.

Si cet ouvrage collectif assume de se situer lui-même dans une telle arène à propos du vitalisme, nous espérons avoir montré que cette position gagnait en réalité à se penser aussi à propos de l'imaginaire : non seulement parce que l'imaginaire de la vie permet de mieux saisir les tensions et les contradictions dans lesquelles est prise l'étiquette de *vitalisme*, mais aussi, et peut-être surtout, parce que toute critique du *vitalisme* qui en viserait précisément la nature d'*imaginaire* s'inscrirait déjà, pour cette seule raison, dans un horizon forcément polémique.

Références bibliographiques

- APEL Karl-Otto, 2000 [1979], *Expliquer, comprendre*, Paris, Le Cerf.
- AUROUX Sylvain, BERNARD Gilles et BOULLE Jacques, 2000, « Le développement du comparatisme indo-européen », dans AUROUX Sylvain (dir.), *Histoire des idées linguistiques*, t. 3, Liège, Mardaga, p. 155-171.
- BLANCKAERT Claude, 2004, *La Nature de la société. Organicisme et sciences sociales au XIX^e siècle*, Paris, L'Harmattan.
- BLANCKAERT Claude, 2011, « Le darwinisme et ses doubles : note sur la linguistique organiciste », *Romantisme*, 154, p. 65-75.
- BLUMENBERG Hans, 2007 [1981], *La lisibilité du monde*, Paris, Le Cerf.
- BOPP Franz, 1816, *Über das Conjugationssystem der Sanskritsprache in Vergleichung mit jenem der griechischen, lateinischen, persischen und germanischen Sprachen*, Francfort, Andreas.
- CANGUILHEM Georges, 1988, *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*, Paris, Vrin.
- COLLIOT-THÉLÈNE Catherine, 2004, « Expliquer/comprendre : relecture d'une controverse », *Espaces Temps*, 84-86, p. 6-23.
- DESMET Piet, 1996, *La linguistique naturaliste en France (1867-1922). Nature, origine et évolution du langage*, Louvain / Paris, Peeters.
- EMMECHE Claus et HOFFMEYER Jesper, 1991, « From language to nature: the semiotic metaphor in biology », *Semiotica*, 84(1/2), p. 1-42.
- EMMECHE Claus et KULL Kalevi (dirs), 2011, *Towards a semiotic biology*, Londres, Imperial College Press.
- FAVAREAU Donald (dir.), 2010, *Essential Readings in Biosemiotics. Anthology and Commentary*, Dordrecht, Springer.
- FRANÇOIS Jacques, 2017, *Le siècle d'or de la linguistique en Allemagne. De Humboldt à Meyer-Lübke*, Limoges, Lambert-Lucas.
- GRECO Monica, 2021, « Vitalism Now: A Problematic », *Theory, Culture & Society*, 38(2), p. 47-69.
- GRIFFITHS Paul E., 2001, « Genetic information: A metaphor in search of a theory », *Philosophy of Science*, 68(3), p. 394-403.
- HARAWAY Donna J., 1976, *Crystals, Fabrics, and Fields: Metaphors of Organicism in Twentieth-century Developmental Biology*, New Haven et Londres, Yale University Press.
- JONES Roger S., 1982, *Physics as Metaphor*, New York, New American Library.
- KELLER Evelyn F., 1995, *Refiguring Life: Metaphors of Twentieth-century Biology*, New York, Columbia University Press.
- KLIPPI Carita, 2010, *La vie du langage. La linguistique dynamique en France de 1864 à 1916*, Lyon, ENS Éditions.

- KOERNER Konrad, 1989 [1981], « The Neogrammarian doctrine: breakthrough or extension of the Schleicherian paradigm », dans *Practising Linguistic Historiography. Selected Essays*, Amsterdam / Philadelphie, John Benjamins, p. 79-100.
- LTTR13, 2016, « Actualités du modèle darwinien en linguistique », dans BLANCKAERT Claude, LÉON Jacqueline et SAMAIN Didier (éds), *Modélisations et sciences humaines. Figurer, interpréter, simuler*, Paris, L'Harmattan, Collection « Histoire des Sciences Humaines », p. 271-288.
- LTTR13, 2024, *Le discours de la linguistique. Gestes et imaginaires du savoir*, Lyon, ENS Éditions.
- MARKOŠ Anton, 2002, *Readers of the Book of Life: Contextualizing Developmental Evolutionary Biology*, Oxford, Oxford University Press.
- MOSSIO Matteo, MONTÉVIL Maël et LONGO Giuseppe, 2016, « Theoretical Principles of Biology: Organization », *Progress in Biophysics and Molecular Biology*, 122/1, p. 24-35.
- OYAMA Susan, 2010, « Biologists behaving badly: Vitalism and the language of language », *History and Philosophy of the Life Sciences*, 32 (2/3), p. 401-423.
- PATON Ray, 1997, « Glue, Verb and Text Metaphors in Biology », *Acta Biotheoretica*, 45(1), p. 1-15.
- PINKER Richard, 1997, *How the Mind Works*, New York, W.W. Norton & Co.
- RAYNAUD Dominique, 1998, « La controverse entre organicisme et vitalisme : étude de sociologie des sciences », *Revue française de sociologie*, 1998, 39 (4), p. 721-750.
- REY Roselyne, 2000, *Naissance et développement du vitalisme en France de la deuxième moitié du 18e siècle à la fin du Premier Empire*, Oxford, Voltaire Foundation.
- SCHLANGER Judith, 1971, *Les métaphores de l'organisme*, Paris, Vrin.
- SCHLEICHER August, 1852 [1850], *Les langues de l'Europe moderne*, trad. de l'allemand par H. Ewerbeck, Paris, Ladrance / Garnier frères.
- SCHLEICHER August, 1868 [1863], *La théorie de Darwin et la science du langage*, traduit de l'allemand par M. de Pommayrol, Paris, A. Franck.
- SCHRÖDINGER Ernst, 1992 [1944], *What is Life? with Mind and Matter & Autobiographical Sketches*, Cambridge, Cambridge University Press.
- TARSKI Alfred, 1974, *Logique, sémantique, métamathématique*, tome 2, Paris, Armand Colin.
- ZÁMEČNÍK Lukáš, 2023, *Investigations of Explanatory Strategies in Linguistics*, Berlin/Boston, Mouton De Gruyter.